

22^{ème} Chapitre de l'Abbé Général OCist pour le CFM – 19.09.2013

"... A l'œuvre de Dieu, à l'oratoire, dans le monastère, au jardin..." (RB 7,63)

Le jardin ou potager du monastère est l'espace où idéalement la communauté monastique commence à travailler, commence à manier la réalité pour lui donner une forme et une productivité exprimant directement la nature et le but d'une maison consacrée à l'œuvre de Dieu. C'est encore un espace claustral, ou du moins attaché aux bâtiments monastiques.

La tradition monastique a toujours aimé à méditer sur le thème du jardin claustral, du "*hortus conclusus*" inspiré par le Cantique des cantiques où l'époux dit à la bien-aimée : "Tu es un jardin clos, ma sœur, ma fiancée, une source fermée, une fontaine scellée" (Ct 4,12). Nous savons que l'expression a ensuite été utilisée par la liturgie pour chanter la virginité inviolée de la Mère de Dieu.

Les monastères médiévaux aimaient créer cet espace, ce jardin clos, ni visible ni accessible de l'extérieur, où l'on cultivait aussi des légumes et des plantes médicinales, et qui offrait un espace de silence et de prière en plein air, mais protégé du bruit et de la foule. Souvent par la suite, ce jardin a coïncidé avec le jardin du cloître.

Ce qu'il me semble important de souligner est l'idée que ce jardin ou potager était le premier espace extérieur par rapport à l'oratoire, et idéalement le premier espace naturel dans lequel rayonner l'*opus Dei* de la prière commune. Toujours idéalement, ou symboliquement, nous devons le comprendre comme espace dans lequel l'œuvre de Dieu de l'Office divin se communique au travail de l'homme, s'exprime dans le travail de l'homme, comme travail, comme *opus manuum*, comme travail manuel.

Je le répète, je prends ici le jardin comme espace symbolique où nous pouvons inclure tous les espaces de travail dans la clôture du monastère : la cuisine, l'infirmierie, la bibliothèque, etc. L'idée d' *hortus* nous aide toutefois à concevoir tout espace de travail comme un espace où le moine, la moniale, retourne, à partir de l'œuvre de Dieu qui restaure l'adoption filiale, à la dimension paradisiaque originelle de notre relation avec la réalité. Le paradis terrestre est littéralement un *jardin* terrestre, un potager. C'est l'espace non corrompu dans lequel Dieu a placé Adam pour qu'il le travaille dans un climat d'étroite amitié avec son Créateur : "Le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. Alors le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé. (...) Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin de l'Éden pour qu'il le travaille et le garde." (Gn 2,7-8.15)

C'est comme si le jardin d'Éden était l'habitat dans lequel l'homme pouvait vivre et travailler en tant que créature qui respire le souffle de vie du Seigneur. L'Eden est l'espace de vie et de travail dans lequel l'homme peut vivre sa nature d'image de Dieu, d'ami de Dieu. La communion avec Dieu est la vraie beauté d'Eden, ou mieux, dans le jardin d'Éden se reflète la beauté de l'amitié entre Dieu et l'homme, une amitié qui n'est pas jalouse puisque, bien vite, Dieu crée la femme pour que l'homme ne soit pas seul (cf. Gn 2,18.22).

Dans l'Eden, Dieu lui-même va jusqu'à se promener : en effet, après le péché, Adam et Eve, "entendirent le Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour" (Gn 3,8).

Avec le péché, l'homme et la femme ont perdu cette dimension. Ils l'ont perdue dans la relation avec Dieu, dans la relation entre eux et dans l'action sur la réalité, c'est-à-dire dans le travail. Tout s'est comme détaché du souffle de vie de l'amitié avec le Seigneur.

Jésus-Christ est venu comme pour racheter le jardin perdu. A Gethsémani, dans le jardin de la Résurrection, le jardin nouveau de l'intimité de Jésus avec le Père, avec les disciples, avec Marie Madeleine, est renouvelé l'espace dans lequel nous pouvons vivre, aimer et travailler en exprimant le "souffle de vie" que nous recevons du Seigneur, ce souffle que Jésus, le soir de sa Résurrection, souffle sur les disciples enfermés au Cénacle par la peur et la culpabilité (Jn 20,22).

Le potager, le jardin, le paradis que le Christ mort et ressuscité rétablit pour nous est donc l'espace humain de vie et de travail, déchu et devenu une peine avec le péché originel, dans lequel nous pouvons recommencer à vivre animés par l'Esprit Saint, animés par la communion de Dieu et avec Dieu.

Ainsi, en un certain sens, l'Office divin dans l'oratoire du monastère devient pour nous comme le moment où Adam reçoit de nouveau la Parole qui le crée et le Souffle de la vie divine qui l'anime, pour pouvoir vivre en fils et ami du Seigneur dans l'espace de vie et de travail que Dieu nous donne, symbolisé par le jardin. C'est ce rayonnement que l'*opus Dei* devrait avoir là où dans le monastère commence l'œuvre de l'homme, aussitôt après l'œuvre de Dieu : précisément dans le jardin immédiatement attaché à l'oratoire du monastère. Normalement, le jardin du cloître est l'espace dans lequel nous nous trouvons dès la sortie de l'église. C'est une position symbolique qui doit nous éduquer à passer de la prière au travail en passant de l'œuvre de Dieu à l'œuvre de l'homme, ou plutôt en rayonnant l'œuvre de Dieu dans l'œuvre de l'homme.

Et cet "*hortus conclusus*" du monastère est également, dans la tradition, le lieu de la beauté, d'une beauté soignée. Ce n'est pas la beauté naturelle des champs, des prés, mais la beauté d'un jardin dans lequel l'homme coopère avec le Créateur, avec la nature, pour rendre beau l'espace de sa vie. Le jardin est l'espace de travail et de vie où s'exprime la beauté de l'amitié retrouvée avec Dieu, donnant forme à l'espace, aux choses, aux pierres, aux plantes.

C'est là un aspect de la vie monastique et chrétienne que nous ne devons pas négliger. Un monastère laid, mal entretenu, dans lequel on pense que pour être consacré à Dieu on peut, et même on *doit* vivre dans la laideur, dans la négligence vis-à-vis du lieu, peut-être au nom de la pauvreté, est en fait un monastère où le Christ n'est pas préféré, n'est pas l'Époux de l'âme, n'est pas l'Ami avec qui vivre. Ces monastères qui ressemblent à des casernes grises, trahissent une conception du monachisme comme vocation d'esclaves, de soldats, sans personnalité, sans cœur.

La laideur n'est pas une vertu, n'est ni pauvreté ni simplicité. Parce que la beauté qui rayonne de la relation d'amour avec le Seigneur est une beauté qui réussit à s'exprimer avec les moyens les plus simples, avec trois fleurs, une nappe propre, avec un seau d'eau et un peu de savon, avec un peu de peinture blanche sur les murs, avec un chiffon qui enlève la poussière, un balai qui enlève les toiles d'araignée, arrachant quelques mauvaises herbes de jardin, en tondant la pelouse, en éliminant certaines statues kitsch en plâtre ou en plastique laissées par les religieuses d'il y a 70 ans...

Je suis toujours stupéfait en visitant les monastères médiévaux, en voyant comment tout ce qu'ils faisaient était beau, même l'étable. On voit justement que, pour eux, il y n'avait aucune dichotomie entre la prière et la vie, entre l'Office divin et la réalité, entre l'œuvre de Dieu et celle de l'homme. Tout était lié par l'harmonie d'un seul amour, de la préférence du Christ qui s'exprimait dans les moindres détails de la vie.

Y a-t-il ce "jardin" de beauté dans notre vie ? Dans nos monastères ? Y travaillons-nous ? Le construisons-nous encore et encore, chaque jour, comme une épouse amoureuse change chaque jour les fleurs du vase, ou comme une maman apprête chaque jour avec le même soin et la même affection la table familiale ? Est-ce que notre vie, notre monastère, est ce jardin de beauté, de même que la Vierge Marie, symbolisée par la lune, reflète et exprime la beauté et la lumière du Christ dans le monde ?

« La beauté sauvera le monde, » dit le Prince Miškin dans *l'Idiot* de Dostoïevski. Je me demande parfois si nous, moines et moniales, en sommes assez conscients. Mais c'est une conscience à laquelle nous devons nous éduquer et nous laisser éduquer, avec l'"idiotie" de l'humilité, afin que la beauté du Christ puisse sauver non seulement le monde, mais aussi notre vocation et notre tâche dans le monde.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist